

Le présent paraît tous les Mercredis et Samedi de chaque semaine et se vend dans les rues pour trois centimes ou reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demie par année, les six premiers mois payables d'avance.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces.

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à **SEXUAL FRERE**, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Samedi, 20 Octobre 1860.

De l'émigration Française au Canada.

II.

D'après le rapide exposé que nous avons fait à nos lecteurs de la prospérité agricole, commerciale et industrielle acquise par les États-Unis, grâce aux efforts de l'émigration européenne, il ne faudrait pas croire que notre intention est de faire un reproche aux Canadiens de n'avoir pas su ou voulu profiter des mêmes éléments de succès. Loin de là, notre pensée. Nous ne voulons ni mentir, ni calomnier. Notre rôle est celui de l'historien qui enregistre tranquillement les faits, en approuve ou en désapprouve les conséquences, suivant les circonstances; de l'historien impartial, qui déduit des faits passés des enseignements pour l'avenir. Voilà notre rôle et nous ne nous en départirons jamais, quelles que soient la haine et la jalousie envers nous de quelques esprits étroits, dont nous ne flattons pas assez l'amour-propre et l'orgueil, et qui voudraient nous refuser toute espèce d'influence et même le droit de parler.

Mais passons, et disons donc tout d'abord que si l'émigration française, belge ou suisse, ne compte au Canada qu'un petit nombre de représentants, ni la faute, ni le blâme, ne doit en être attribué aux Canadiens en général. Une fois le Canada devenu colonie britannique, il est facile à comprendre que les rives du St. Laurent n'ont offert aux Français, tentés d'émigrer dans quelque contrée américaine, qu'un très maigre appât. "Qu'allier faire au milieu des Anglais? ce ne sont pas nos amis; sans aucun doute, ils vont entreprendre d'assimiler à leurs mœurs leur nouvelle colonie, et quant à nous, nous ne trouverons parmi eux aucun appui, aucune sympathie. La colonisation du Canada par des sujets des 3 Royaumes va devenir la question à l'ordre du jour, au sein du cabinet impérial. Les terres se sont octroyées de préférence à des Anglais... Abandonnons donc toute espérance de l'immigration vers ce noble pays découvert par le malouin Jacques-Cartier, pays pour lequel nous nourrissons cependant une secrète prédilection." Telles sont à peu près les réflexions qui levaient assaillir, il y a 100 ans, nos compatriotes français, dont l'intention était de quitter la France, réflexions fort justes dans le fond, mais que nous devons blâmer de toutes nos forces, parce que, s'il y a 100 ans, le Canada eût continué à se peupler de Français, comme du temps où il était colonie française, la population canadienne-française y eût gagné immensément en force morale et politique, et l'on n'eût certes pas vu de nos jours, des lords Durham essayer d'anéantir, dans le Bas-Canada, la nationalité française.

La faute de cette apathie du Français prêt à s'expatrier, à l'égard du Canada, peut être aussi attribuée au gouvernement infâme et débauché de Louis XV, qui, après avoir lâchement cédé le Canada, l'oublia presque aussitôt.

S'il y eût eu, à cette époque, un conseiller royal, autre que M. de Choiseul, cet homme qui exécutait servilement les ordres de Mme de Pompadour, si, à la place de M. de Choiseul, diso nous, il se fut trouvé un homme de génie, comme Colbert ou Louvois, qui eût dit au peuple: "Le Canada n'est plus Français, de par les traités, c'est vrai; mais si vous le voulez, le Canada ne sera pas Anglais non plus. Il faut pour cela y émigrer, y établir vos pénates, en cultiver le sol, il faut lui fournir vos enfants, capables de devenir, à un moment donné, des soldats-citoyens, il ne faut pas laisser anéantir, par le croisement des races, le pur sang français." S'il y eût eu un homme parmi cette foule de courtisans caduques, efféminés et débauchés, capables de tenir un tel langage, alors bien certainement le peuple eût répondu à son appel et désormais le Canada était moralement reconquis par la France.

Mais hélas! la cour de Louis XV avait à penser à ses plaisirs, elle oubliait ses gloires. Le souvenir des plus belles victoires des Turenne, des Condé, des Villars, s'effaçait tout honteux devant les infamies royales. La couronne de lauriers tressée à la France par Louis XIV, laissait, une à une, tomber ses fleurs fanées dans la boue de la honte et du déshonneur! La France, ou plutôt son gouvernement, tressait une couronne d'impureté à une Pompadour ou à une Dubarry. La banqueroute était à ses portes... L'aventurier Law, avec son système d'assignats, venait hâter l'arrivée de ce spectre hideux qui fait tomber les empires. Le souffle de la philosophie de Voltaire, de Rousseau, de D'Alembert, commençaient à embrâser tous les cœurs. La royauté était sur le point de crouler, Louis XV disait avec cynisme: "Après moi, la fin du monde!" Comment voulez-vous qu'on pensât au Canada, au milieu de maux aussi terribles?

Sous le règne du malheureux Louis XVI, prélude de la révolution, sous la république et sous l'empire, la conduite de la France envers le Canada a toujours été la même. La guerre enlevait alors à la France, ses plus nobles enfants, et Napoléon, avide de gloire, ne pensait guère dans ses mille campagnes à encourager l'émigration. Lui-même, n'avait du reste aucune notion sur l'Amérique et sur l'importance de nos colonies. Car autrement, eût-il vendu la Louisiane? Ce n'est donc que depuis les 30 dernières années que le Canada a vu arriver quelques Français, dont bien peu ont réussi. Nous verrons bientôt pourquoi ils ont échoué, parce qu'ils n'avaient aucune des garanties offertes par les États-Unis à tout immigrant.

Nous demandons pardon à nos lecteurs d'entrer dans des considérations aussi détaillées. Mais, elles ne semblent pas superflues. Il nous a fallu remonter à la source du mal, afin de montrer pourquoi l'émigration française ne s'est pas portée vers le Canada et dire, comment à notre point de vue, il eût été important qu'elle y portât. Nous arriverons, du reste, rapidement à l'état actuel des choses, afin de donner quelques conseils, s'il en est temps encore, relativement aux mesures qui doivent être prises et sur lesquelles le comité de l'émigration attire l'attention toute particulière du gouvernement provincial. Nous examinerons donc, mercredi prochain, cet excellent rapport auquel nous avons déjà donné toute notre approbation.

NEMO.

La *Minerve*, dans son dernier numéro, nous dit que nous nous sommes trompés en affirmant qu'elle n'avait fait aucun commentaire à l'égard du rapport de M. Loranger sur l'émigration. Nous avons feuilleté la *Minerve* et nous avons en effet trouvé quelques remarques à ce sujet dans son numéro du 6 octobre.

Quoiqu'il en soit, nous aurions désiré qu'un grand journal comme la *Minerve* se fût appesanti davantage sur une question aussi importante que celle que nous traitons en ce moment. Nous eussions désiré qu'elle, l'*Ordre* et le *Pays*, en fissent le texte de quelques longs articles afin d'attirer l'attention du gouvernement et de préparer l'opinion publique dans les campagnes du Bas-Canada. Espérons toutefois que ce qui est différé n'est pas perdu.

NEMO.

Un Monsieur bien occupé.

Toutes les fois que le rédacteur du *Pays* accuse réception d'un ouvrage, nous le voyons employer cette phrase sacramentelle: "Nous regrettons de ne pouvoir en parler plus longuement, mais nos occupations nous ont permis à peine de le parcourir."

Dernièrement encore, en parlant du travail de M. Rameau sur les colonies, "nous n'avons pas eu le temps de le lire, nous dit-il, mais nous en parlerons tout de même, parce que nous l'en croyons digne..." Pristi! quelle chance! Si j'étais M. Rameau, je serais joliment fier...

Mais pour en revenir à notre rédacteur, que diable peuvent être ses occupations? Il en parle si souvent que ça commence à intriguer le public.

Pour ma part, je gagerais cent piastres contre une qu'il est occupé à refondre l'encyclopédie et la grammaire.

Nous espérons qu'il nous enverra un exemplaire de son travail... si toutefois ses occupations le lui permettent.

ASCAMIO.